

contre le principe de la double majorité, proclamé par lui-même l'an dernier.

Quant au Secrétaire-Provincial, qui se dit du parti des Réformateurs du Bas-Canada, comment peut-il oublier aujourd'hui ce qui eut lieu en 1844, alors que le parti auquel il appartient poussait de si hauts cris contre ceux qui laissaient la majorité bas-canadienne dans la dépendance d'une majorité contraire, prise dans le Haut-Canada ? Les Bas-Canadiens n'ont-ils pas suffisamment protesté en faveur du principe que nous discutons aujourd'hui ? n'ont-ils pas même persécuté, peut-être trop sévèrement, ceux de leurs compatriotes qui n'étaient pas alors en faveur de ce système de la double majorité ? Je n'aurais qu'à le demander au député de Champlain, pour savoir jusqu'où alla cette persécution. (Rires.)

Il me resterait plusieurs autres remarques à faire sur le discours de l'Hon. Secrétaire-Provincial ; mais je trouverai des occasions plus favorables que celle-ci pour répondre à tout ce qu'il a dit. Aujourd'hui, qu'il me suffise de dire que notre plus grande garantie se trouve dans le principe de la double majorité et que ce principe ne serait qu'une moquerie s'il était laissé aux ministres de choisir le moment où ils doivent l'appliquer.

— Le *Nova-Scotia*, un des nouveaux navires à vapeur de la compagnie de Montréal, doit partir le 2 juin, de Liverpool pour se rendre à Montréal. Il sera commandé par le capitaine Mac-Master qui, jusqu'à présent, a eu le commandement de l'*Anglo-Saxon*.

Cette compagnie a toujours ouvert le dictionnaire anglais lorsqu'il a fallu baptiser un de ses navires. Elle a eu d'abord l'*Indian*, le *Canadian*, le *North-American* et l'*Anglo-Saxon*, et elle nous envoie aujourd'hui le *Nova-Scotia*. Puisqu'elle est si grassement subventionnée par le peuple canadien, qui se compose de Français comme de Grands-Bretons, ne ferait-elle pas preuve de bon goût et de reconnaissance, en donnant un nom français à un des huit vapeurs qu'elle se propose d'avoir ?

HISTOIRE DE RICHARD LOYAUTÉ.

C'était le nom d'un pamphlétaire politique célèbre sous la Restauration. Peu d'hommes ont eu autant d'action que lui sur les masses ; il fut le rival de Paul-Louis Courier, et sans les événements qu'on verra s'enchaîner dans ce récit, il eût laissé sans doute une mémoire égale à celle du Tourangeau. Jusqu'en 1828, Richard ne connut que les beaux côtés de la politique militante ; ses petits livres, ses brochures se lisaient avec avidité : il entra dans une revue qui se mourait, et l'annonce qu'il devait y écrire une fois par semaine, amena des milliers d'abonnés dès le début. Les salons s'arrachaient à la lettre le triomphant écrivain alors dans toute la fleur de l'âge ; à trente-cinq ans, il en paraissait à peine trente et la nature de sa physionomie caractérisée lui permettait de rester longtemps sans vieillir. Un teint bistre, des moustaches noires, une barbe qu'il savait porter élégamment, de grands yeux noirs, vifs, indécis parfois et allanguis, en faisaient un des rares beaux cavaliers du journalisme, composé habituellement d'hommes que leurs travaux et leur vie enlèvent à l'élégance.

Les femmes adoraient Richard Loyauté, qu'un poète romantique avait appelé : "Jeune Grec à l'œil noir." A diverses reprises, les salons royalistes firent des offres avenantes au journaliste, qui ne voulut pas se laisser entraîner dans des endroits où ses principes pouvaient être exposés à quelques accros : non pas qu'il eût la netteté voltairienne et arrêtée de Paul-Louis ; c'était une autre veine. Son talent ressemblait à ses yeux : rarement il en sortait des éclairs, mais le plus souvent des phrases harmonieuses, sans précision absolue, coulant comme une rivière en mille détours allongés, empreintes de l'antiquité par la forme plutôt que par le fond, et répondant assez justement à ce titre de *jeune Grec*, trouvé par un ami romantique, un poète de premier ordre en 1827, dont le nom est oublié aujourd'hui.

Le public d'alors avait un enthousiasme suprême pour ce style à grandes périodes, travaillé comme les vers, coulant, harmo-

nieux, ayant du nombre, qui depuis a trouvé tant d'imitateurs. Richard Loyauté passait pour un merveilleux écrivain auprès de la bourgeoisie ; tandis que Paul-Louis, avec ses railleries nerveuses qui trouaient à chaque coup les actes du gouvernement comme une balle, était regardé comme un homme joyeux et plaisant dont le plaisir était de railler. C'étaient deux manières bien tranchées, mais celle de Richard Loyauté imposait plus de respect et donnait à supposer par sa distinction un homme distingué. Aussi la porte de tous les salons, même du faubourg Saint-Germain, eût-elle été ouverte à Richard s'il avait daigné consentir à en franchir le seuil : plus d'une grande dame rêvait de ramener aux saines idées ce jeune Athénien révolutionnaire qui avait retrouvé dans sa prose les secrets de la langue d'André Chenier.

Richard n'avait pas ces ambitions : reçu dans les principaux salons de l'opposition, aimé de la belle Soubise de Pontlevoy, il n'enviait ni les fêtes du grand monde ni les femmes distinguées. Mme de Pontlevoy, veuve d'un employé supérieur dans les bureaux du duo d'Orléans, pouvait lutter par la jeunesse et la beauté avec les plus jolies femmes du faubourg Saint-Germain. Comme trait d'union entre le prénom et le nom, un *de* flatteur, si Richard avait estimé ces misères, pouvait le consoler de relations qu'il ne voulait pas entretenir avec la noblesse.

Tout le Paris intelligent savait qu'il devait se marier avec la belle Soubise qui ne craignait pas de se montrer avec Richard en loge découverte, aux premières représentations. A la Chambre, au bois, au boulevard, Soubise ne pouvait apparaître sans qu'aus-itôt on ne vit à ses côtés la personne de Richard.

Il manquait à Richard la consécration de son talent de pamphlétaire, un procès de presse, un procureur général armé foudres ridicules, des gendarmes dans le fond de la salle, un auditoire enthousiaste, un tribunal injuste et des jurés attendris. Richard rêvait les honneurs de la cour d'assises ; toutes les célébrités du temps y avaient passé en ajoutant un fleuron de plus à leur couronne. Leur réputation s'était retournée sur les bancs des accusés, et Richard craignait quelquefois que sa réputation ne s'éteignît dans une prospérité sans exemple. Il y avait alors un procureur-général ami de belles-lettres, se délassant de ses fonctions judiciaires par des travaux dont on eût beaucoup parlé s'il avait appartenu à l'opposition ; mais défenseur zélé du gouvernement, demandant la condamnation des écrivains inculpés, servant de point de mire aux railleries des petits journaux, le procureur général devait laisser un nom ridicule. Telle est la loyauté des partis. Ce magistrat, frotté de littérature, était secrètement un des plus vifs admirateurs du talent de Richard ; il le lisait comme Eve mangea la pomme, comme les mahométans boivent du vin, et l'aimait d'autant plus qu'il souffrait des tendances reprehensibles du pamphlétaire. Le procureur-général lutta longtemps contre son entourage qui voulait que Richard fût poursuivi ; en vain il démontra combien cette belle prose à images un peu languissantes, de forme si pure, offrait peu de dangers. Richard ne se prononçait jamais ouvertement contre la religion et ses ministres, ainsi que MM. de Béranger et Paul-Louis Courier ; au contraire, le magistrat démontrait au ministre de la justice que le pamphlétaire était un homme d'essence religieux, que ses sentiments se présentaient à chaque ligne ; dans sa comparaison des cultes anciens il était facile de voir un homme cherchant à se rattacher à un dogme ; la jeunesse seule l'avait jeté dans l'opposition ; la maturité le ramènerait inévitablement à la défense du trône et de l'autel. Le ministre de la justice, homme d'ordre absolu et sans aucune teinture littéraire, fut inflexible et exigea la mise en accusation de Richard Loyauté, à propos de son dernier article.

— Nous serons battus par le jury, monseigneur, s'écria le malheureux procureur-général, qui entrevit, à la suite de ce procès, une grêle d'épigrammes attachée à son nom au moins pour un an.

Enfin, Richard fut au comble de ses désirs : le prestige de la cour d'assises lui manquait jusque-là ; le front rayonnant, il courut annoncer ce triomphe à Soubise, qui fondit en larmes ; elle voyait son fiancé dans un noir cachot, chargé de chaînes, au secret, séparé d'elle.—Ingrat ! s'écria-t-elle, en remarquant l'illumination peinte sur les traits de Richard ; vous me préférez vos convictions politiques. Maudites soient vos opinions répu-